

Claude Mouchard et Hartmut Traub

Proses de Walsler, prose de Canetti

L'ascension nocturne

Tout m'était étrange, si étrange, je n'avais jamais vu ça, c'était la première fois de ma vie que je voyais ça. Je traversais, en train, une montagne. C'était le soir et le soleil était si beau. Les monts me paraissaient si grands, si énormes, et d'ailleurs ils l'étaient. C'est par les hauteurs et les profondeurs qu'un pays est riche et grand, il gagne de l'espace. La nature, dans ces montagnes, je la trouvais prodigue, avec ses créations haut-élançées de rocs, ses belles et sombres forêts haut-jaillissantes. Je voyais sur les monts serpenter les étroits chemins, si avenants, si riches de poésie. Le ciel était clair et haut, et sur les chemins allaient des hommes et des femmes. Sur les pentes se dressaient, si belles, si calmes, les maisons. Un poème, c'est ce que le tout me semblait être, un vieux poème superbe, toujours nouveau grâce à la durée vivante. Puis vint l'obscurité. Bientôt les étoiles brillèrent en s'enfonçant dans la profonde gorge noire, et une lune blanche et rayonnante s'avança dans le ciel. Blanche comme la neige était la rue qui courait à travers les gorges. Une joie profonde s'empara de moi. J'étais heureux d'être dans la montagne. Et l'air pur, frais, froid. Comme il était superbe. Je l'inspirai passionnément. Ainsi le train continuait-il lentement sa route, et finalement, j'en descendis. Je laissai mes affaires à la consigne, et me voilà parti à pied dans la montagne. Il faisait si clair et si noir à la fois. La nuit était divine. De hauts sapins se dressaient devant moi, j'entendais des sources gargouiller et murmurer, c'était une mélodie si exquise, un dire et un chanter si pleins de mystère. Je chantai moi-même une chanson dans la nuit, en montant de plus en plus haut par la rue claire. Un village apparut, puis le chemin traversait une forêt tout à fait obscure. Je butais du pied contre des racines et des pierres et, comme j'avais perdu le droit chemin, je butais souvent, durement, de ma tête vagabonde, dans les arbres. Mais je n'avais qu'à en rire. Oh, qu'elle était magnifique, cette première ascension dans la nuit. Tout si calme. Il y avait du sacré sur toute chose. La vue des sapins noirs me donnait une joie profonde. Il était minuit quand j'arrivai au-dessus, dans la haute-vallée, devant la petite maison sombre, il y avait de la lumière à la fenêtre. Quelqu'un m'attendait. Et comme c'est beau d'arriver, par une calme nuit bruissante, dans un coin de nature désert, haut situé, à pied, tel un rude compagnon allant son chemin, et de savoir qu'on est attendu par un être aimé. Je frappai. Un chien se mit à aboyer, ce qui résonna au loin. J'entendis quelqu'un venir en courant descendre les escaliers en toute hâte. La porte fut ouverte. Quelqu'un me tendit la lampe ou la lanterne devant le visage. On me reconnut, oh, c'était beau, c'était si beau —

Robert Walsler, *Der nächtliche Aufstieg* in *Das Gesamtwerk*, Band II, p. 81-82

L'homme

J'étais assis, un jour, dans un restaurant de la Viehmarkplatz. Quelquefois sont assis là des messieurs très distingués, mais ce n'est pas de ces messieurs distingués que je veux parler. Les messieurs distingués n'offrent pas grand intérêt. Veulent être divertis, mais ne sont, quant à eux, pas du tout divertissants. Un homme était assis dans un coin, dont le regard était gai, aimable, libre. Il avait les yeux fixés sur des lointains imprévisibles, sur des contrées qui n'ont pas de rapport avec la terre. Le voilà donc qui jouait d'une espèce de flûte, et tous ceux qui étaient assis dans ce restaurant chic avaient les yeux tournés vers lui et prêtaient l'oreille à sa musique. Comme un grand enfant, de bonne humeur, vigoureux, l'homme était assis là, avec des yeux ensoleillés. Le concert de flûte terminé, vint le tour d'une clarinette dont il jouait et se servait avec non moins de perfection que de la flûte. Il jouait des airs très simples, mais il les jouait à merveille. Après quoi, il chanta comme un coq, aboya comme un chien, miaula comme un chat et fit meuh! comme une vache. Il prenait visiblement plaisir à donner la démonstration de ces différents sons, mais le plus fort vint ensuite, car il tira, d'un panier à anse qu'il avait placé sous la table, un rat, et il se mit à le câliner. Il donna à boire de sa bière au rat, et il apparut clairement que le rat aime à boire de la bière. En outre, il fourra la bête, qui inspire à toutes les personnes raisonnables un dégoût si prononcé, dans la poche de son habit, et pour comble, il déposa un baiser sur son museau pointu, en riant joyeusement tout seul. Il était drôle, cet homme, avec l'expression rêveuse, perdue, de ses yeux à l'éclat brillant. C'était un ami de la musique et un ami des bêtes. Il était vraiment bizarre. Il a fait sur moi une impression profonde et qui pour le moins dure encore. Pardessus le marché, il parlait très bien le français.

Robert Walser, *Der Mann*,
in *Das Gesamtwerk* Band II, p. 136-137

Heure matinale

J'avais rêvé, juste avant le réveil, quelque chose d'étrangement beau dont, une demi-heure plus tard, je ne savais presque plus rien. Tout ce qui me revint à la conscience, une fois levé, c'était que j'avais vu une femme belle, et que, plein d'une sensibilité juvénile, je l'adorais. J'étais merveilleusement rafraîchi et ranimé par la florissante jeunesse de ce beau rêve. Je m'habillai en hâte, le matin était encore obscur. De l'air d'hiver m'arrivait par la fenêtre ouverte. Les couleurs étaient si sérieuses, si aiguës. Un vert précieux, froid, luttait contre un début de bleu. Le ciel était plein de nuages roses. Et célestement beau me paraissait le jour qui s'éveillait, portant encore à son cou, comme un bijou d'argent, la lune. Je me hâtai gaiement, ému et vivifié par mon beau rêve et par le beau jour, de descendre dans l'air, dans la rue. Il me venait des volontés et des espoirs juvéniles, j'avais pris en moi-même une confiance fragile et en même temps sans

bornes. Je voulais ne penser à rien, plus rien, je ne voulais pas chercher ce qui me rendait si joyeux. Je grimpai la montagne en courant, et j'étais heureux. Comme on est grand, quand on est joyeux, comme on est heureux, dans une fraîche et calme confiance, et comme on est bon, quand la tête et le cœur sont pleins d'espoirs nouveaux.

Robert Walser, *Morgenstunde*,
in *Das Gesamtwerk*, Band VIII, p. 114

Elle s'est améliorée

J'ai eu connaissance d'une petite histoire d'épouse pas mal combinée.

Il me venait à l'esprit des pensées d'une grande beauté, tandis que je lisais cette chose bien médiocre, que je reproduis ici.

Une petite dame égalait en agrément la lumière du soleil.

Comme je dis ça trivialement!

Elle aimait le luxe, semblait séduite par les vêtements chers, à quoi son époux ne savait qu'objecter poliment, en attirant son attention sur l'exiguïté de ses revenus.

Des angelots me cajolent, parce que je suis si gentil, en comparaison de cette méchante qui pensait, de son honnête et brave mari, qu'il était né pour être soumis.

Des rides soucieuses se dessinaient sur sa face tandis que la mairie se dressait gravement et que le clocher de l'église montait dans le ciel.

Dans les multiples ruelles, des gens se hâtaient, et, au grand magasin, ce qu'on désirait, ici, acquérir, tandis que, là, on l'offrait, était acheté et fourni.

De mignons petits nuages nageaient en souriant d'un air supérieur au-dessus des maisons de la ville.

Personne n'avait à se soucier de ces choses volantes.

J'aimerais planer aussi haut au-dessus de toute question, et être inconsciemment beau.

Mais retour aux choses humaines.

A notre frivole, des factures furent présentées pour paiement par des garçons de course de propre apparence et d'une prestesse de commissionnaires.

Pourtant, à toute réclamation de cette sorte, elle hochait la tête négativement, comme pour signifier qu'on n'obtiendrait rien pour l'instant.

Peu à peu ses voisins surent qu'elle était insolvable.

Avec libéralité, elle déboursait l'argent qu'elle ne possédait pas, et rivalisait en élégance avec la crème des dames du monde.

Elle mit son savoir-faire domestique à organiser de petites fêtes très intimes que son mari approuvait autant qu'il les condamnait.

Il avait une relation d'affaires qui le gratifiait de commandes fort à propos, un célibataire de bon goût, charmant, et qui disposait de biens considérables dignes d'attention.

Tous les deux, à chaque fois, se secouaient les mains avec cordialité, ce qui n'empêchait pas une chose secrète de faire son chemin.

L'ami eut l'occasion de se montrer galant envers la dame, autrement dit d'entrer dans ses bonnes grâces.

Protecteur et plein de respectueuses attentions, il lui remit en même temps la somme qu'elle lui demandait par le moyen de ses beaux yeux.

Il était autorisé en échange à l'aider à s'habiller.

Le parfum qui émanait d'elle l'envoûtait.

Au demeurant, ce à quoi un mari, bien souvent, ne réussit pas, un soupirant, pour peu que les circonstances le favorisent, en vient à bout comme en se jouant.

S'appuyant sur les preuves qu'il apportait de son dévouement, il poussa négligemment et nettement celle qui en bénéficiait vers la possibilité de devenir une femme rangée.

D'abord, elle rit de ses admonestations, mais trouva bientôt qu'être économe faisait comme un changement, un délassement.

Elle se comporta dès lors comme il le souhaitait.

Qui doit se faire éduquer aime à être flatté.

Robert Walser, *Sie bessertete sich*,
in *Das Gesamtwerk*, Band XII, p. 367-369

Canetti lit Walser

Canetti est certainement un des meilleurs lecteurs de Walser (comme il l'a été de Kafka — dans *L'autre procès*, — et comme Kafka l'a été de Walser...).

Il écrit par exemple :

« La particularité poétique de Robert Walser, c'est qu'il ne fournit jamais ses motifs. Il est le poète le plus caché qui soit. Il va toujours bien, il est toujours bien, il est toujours ravi de tout. Mais son exaltation demeure froide, sinistre même, parce qu'elle omet une partie de sa personne. Il devient tout entier l'extérieur de la nature et, sa vie durant, il renie l'essentiel, le plus profond : son angoisse.

Plus tard seulement s'élèvent les voix qui tirent de lui leur vengeance pour tout ce qu'il a dissimulé.

Sa poésie est la tentative incessante de faire taire l'angoisse. Et il s'échappe n'importe où (sa vie errante) avant que l'angoisse ne s'accumule trop en lui; pour cela, il se transforme souvent en serviteur, en obscur. Son aversion profonde et instinctive de toute « hauteur », de toute élévation ou prétention, fait de lui un des poètes essentiels de notre époque bouffie de puissance. On hésite à l'appeler un « grand » poète, dans le sens courant de la langue, car rien ne lui répugne autant que la « grandeur ». Il se soumet à son éclat, pas à sa prétention. Son bonheur est de regarder cet éclat sans y participer. On ne peut le lire sans éprouver de la honte pour tout ce qu'on croyait important dans la vie extérieure. Il apparaît ainsi comme un saint étrange, peu conforme aux préceptes vieillis et vidés de sens.

*L'expérience qu'il fit de la « lutte pour la vie » le conduisit dans la seule région où elle n'existe plus : une maison de fous, couvent des temps modernes. » (Elias Canetti, *Le territoire de l'homme*, trad. Armel Guerne, p. 291.)*

L'exaltation, chez Walser, est-elle toujours aussi « froide » et « sinistre » — en particulier dans les courtes proses ici traduites — que l'affirme Canetti ? Sa joie est-elle vraiment pure répression de l'angoisse ?

Nul, en tout cas, ne saurait comprendre avec plus d'acuité que l'auteur de *Masse et puissance* le refus, par Walser, de toute « hauteur », et, en particulier, de toute célébrité qui aurait pu lui venir.

Canetti cite cette phrase de Walser : « *Je ne puis respirer que dans les régions inférieures.* » Et il commente : « *Cette phrase de Robert Walser pourrait être la devise des poètes. Mais les courtisans ne la prononcent pas et ceux qui ont acquis la célébrité n'osent même plus la penser. " Ne pourriez-vous pas oublier un peu que vous êtes célèbre ? " déclara-t-il à Hofmannsthal. Personne n'a dit avec plus de vigueur ce qu'il y a d'insupportable chez ceux qui sont arrivés.* » (*op. cit.*, p. 292.)

Prolongeant, d'une certaine façon, le dialogue, nous donnons une petite prose de Canetti à côté de celles de Walser.

Petit dialogue sur la sculpture

15 octobre 1954

Poète : Pourquoi aimes-tu les formes rigoureuses ?

Sculpteur : Tu veux parler de mon goût pour les blocs ?

Poète : Oui, pour les blocs et pour les arêtes. Tes travaux les plus achevés se signalent par des *arêtes*.

Sculpteur : Je bute contre tout. Pas toi ?

Poète : Si. Mais tu *aimes* buter.

Sculpteur : J'aime repousser. Tu m'as raconté que tu ne supportes pas les petits espaces.

Poète : Oui, c'est pourquoi je les évite. Je ne séjourne que dans de grandes pièces. Dans les petites, j'ai l'impression de suffoquer. Être dans un compartiment de wagon-lit, c'est pour moi comme être dans un cercueil. J'ai l'impression qu'il me faut attirer l'attention sur moi par une agitation nerveuse, par des paroles bruyantes, des cris, des haut-le-corps, avant de suffoquer complètement. Je ne supporte pas ces combats longtemps. J'ouvre brusquement la porte du compartiment et je bondis dans le couloir. Je cours çà et là, en toute hâte, d'un côté, de l'autre, pour me convaincre que j'ai échappé au tombeau. Je reste immobile, dans le couloir, devant une fenêtre, je l'ouvre brusquement et file plus loin. La fenêtre suivante, devant laquelle je me place, je la trouve ouverte : je la ferme au plus vite. Je m'assure qu'on peut ouvrir et fermer les portes du wagon, et, du moment que je peux sauter du train, je les claque. Il me suffit d'ouvrir et de fermer ces fenêtres et ces portes, dans les différents wagons, là où l'envie m'en prend.

Sculpteur : Je trouve que tu te contredis. Pourquoi dois-tu les *fermer*? Tu as envie de te libérer de l'exiguïté et, bien que tu sois encore dans le train, tu *refermes* fenêtres et portes.

Poète : Oui, c'est bizarre. Je ne me suis jamais demandé pourquoi je le fais.

Sculpteur : Peut-être l'exiguïté *elle aussi* t'importe-t-elle. Tu ne veux pas l'abandonner complètement. Il te faut vérifier sans doute que tu peux y échapper, mais tu veux alors t'assurer de nouveau que tu es encore en elle.

Poète : Oui, tu connais donc cette situation?

Sculpteur : Je crois que finalement je ne fais rien d'autre.

Quand tu as décrit ton comportement singulier dans le train, je me suis vu tout à coup au travail. *Mon exiguïté, c'est la pierre.*

Poète : Ce serait l'exiguïté extrême, la plus compacte.

Sculpteur : Oui, ce n'est plus simplement de l'exiguïté. Là, il ne se passe absolument rien. Là, tout est impénétrable. Rien ne respire plus. Là, rien ne se lève ni ne s'abaisse. Là, de toutes tes forces, il te faut terrasser ce qui pèse sur toi.

Poète : Portes et fenêtres doivent te sembler un peu ridicules.

Sculpteur : Bien sûr! Mon exiguïté existe réellement. Le chemin pour en sortir, je le trouve par moi-même. C'est toujours un chemin différent.

Poète : Les issues prévues et prescrites, celles des autres, tu dois les mépriser.

Sculpteur : Elles n'existent pas pour moi. Je cherche toujours de nouveau dans la pierre.

Poète : On pourrait appeler cela un voyage de découverte. Mais c'est un voyage *dans* la terre.

Sculpteur : Non. Ce serait impossible. Car je décide moi-même de ce qui reste de la terre et de ce qui reste de la pierre.

Elias Canetti in *Akzente*, Heft 3, juin 1980
Carl Hanser Verlag Kolberger-str. 22 R.F.A.
A. 8000 München 80

Traduit par Hartmut Traub et Claude Mouchard.